





Daniel Pagenel

# **L'ENFANT ET LA REINE**

**Mon Petit Éditeur**

Retrouvez notre catalogue sur le site de Mon Petit Éditeur :

<http://www.monpetitediteur.com>

Ce texte publié par Mon Petit Éditeur est protégé par les lois et traités internationaux relatifs aux droits d'auteur. Son impression sur papier est strictement réservée à l'acquéreur et limitée à son usage personnel. Toute autre reproduction ou copie, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon et serait passible des sanctions prévues par les textes susvisés et notamment le Code français de la propriété intellectuelle et les conventions internationales en vigueur sur la protection des droits d'auteur.

Mon Petit Éditeur  
14, rue des Volontaires  
75015 PARIS – France

IDDN.FR.010.0117364.000.R.P.2012.030.31500

Cet ouvrage a fait l'objet d'une première publication par Mon Petit Éditeur en 2012





L'Atacama ! Celui qui n'a jamais envisagé le paysage de la planète Mars ne peut pas visualiser le désert d'Atacama. C'est un sol sans nuance et un ciel sans pitié. Tous les déserts du monde sont l'écrin d'un espoir : celui d'en sortir un jour. Le désert, si on y pense, est un espace transitoire, une utopie que l'on traverse avec, au cœur, l'espérance d'en atteindre enfin la limite

Mais, l'Atacama est un terrain vague infini. C'est un nuage rouge de poussière folle qui s'accroche à tout ton corps et s'insinue jusqu'au plus profond de ton être. Tu foules péniblement ses plaines acides, ses pierres ocre qui déchirent les pieds des plus faibles et brûlent les désirs des autres. C'est un vide où rien n'est provisoire. Tu ne peux pas en sortir car c'est le plus complexe des labyrinthes : il ne dévoile aucun chemin, aucune piste possible. Ici, tu es devant tes limites et tu ne cherches plus les siennes, car tu sais qu'elles n'existent pas. On ne divorce pas de l'Atacama !

### **Moi, je suis né dans l'Atacama**

Si tu regardes un planisphère presque honnête, tu trouveras cette utopie représentée comme une parcelle dérisoire du nord du Chili.

Quel curieux pays que celui qui étire son corps sec et noueux depuis les glaces éparpillées de l'Antarctique – d'où personne ne revient sans morsure – jusqu'aux étendues torrides des déserts du Nord. Quand tu l' observes sur la carte du monde, tu ressens

## L'ENFANT ET LA REINE

le malaise qu'on a face aux choses inutiles et presque ridicules : ce pays n'a pas de raison d'être. Sa forme de ver de terre étalé en fait un territoire surnuméraire. À quoi bon cette bande de terre étriquée entre la majesté des Andes et l'ampleur de l'océan ? Que peut-on réaliser de grandiose ou de beau sur cette lanière de cuir sec ? Sais-tu qu'en certains lieux, ce pays n'a pas plus de cent kilomètres de largeur ? Je suis né sur le fil du rasoir du monde. Je suis né sur une terre que personne ne voudrait pour mère et qu'aucune mère ne souhaiterait enfanter.

Approche-toi maintenant. Encore. Viens vers ce Nord. Plus près, enfoui tes mains et tes yeux dans cette poudre fine et chaude qui colle à ta peau encore vierge. Avance encore, jusqu'au centre de ce vide torréfié. Va vers l'éblouissement. Quand tu ne verras plus que l'ocre de la terre s'accoupler à la pâleur du ciel, tu seras prêt à écouter mon histoire. Tu seras sur cette planète où le chant du monde est inaudible ; perdu, comme un grain de poussière dans l'immensité de l'œil d'un enfant de huit ans.

J'ai huit ans. J'ai un œil fermé. En vérité j'ai la main posée délicatement sur mon œil gauche. Un grain de poussière plus grand et plus malicieux que les autres est venu s'abriter du soleil sous ma paupière close. Il attend dans l'indifférence. Là, il est protégé du vent qui dessèche la peau et qui donne ce goût de sel à tout ce qu'on porte à la bouche. Ma paupière est une grotte humide et tiède, un nid improbable dans cette immensité muette.

Le grain de poussière s'est installé comme un esquif sur une eau paisible. Il dérive sans scrupules et ne sait rien de ma douleur.

Alors, ce lac salé s'écoule peu à peu sur la plaine brune de ma joue en feu, et le baiser brulant de son eau saumâtre se pose sur ma bouche entrouverte et y dépose tendrement sa larme de sel.



## L'ENFANT ET LA REINE

J'ai les yeux fermés au soleil de midi. En vérité, je n'ai pas idée de l'heure exacte. À quoi bon mesurer le temps si l'espace est incommensurable ? Ici, personne ne sait vraiment où en est le temps dans sa course circulaire. Le désert a mangé les horloges et leurs métronomes. On a seulement besoin de jours et de nuits : la vie se compte en coups de pic sur la roche brune.

« Luis ! Luisito, où es-tu encore passé ? ».

Tu entends cette voix ? C'est une source d'eau de neige qui jaillit de l'aridité du sol poudreux. Ma mère doit avoir trente-cinq ans. J'en sais rien. C'est une question qu'un enfant né au milieu de la stérilité ne pose jamais. Elle est belle à force de gaîté. Quand elle marche vers le puits du village jauni, elle affronte paisiblement les outrages faits à la joie par ce vent sec qui charrie cette poussière vicieuse. Ma mère est une source provisoirement immortelle qui ne transige pas avec la beauté. Dans ce pays où tout est définitif, il faut l'aimer pour ça.

« Je suis en train de me battre avec un grain de poussière qui ne veut pas quitter mon œil. »

Elle s'approche avec la certitude tranquille qu'ont les adultes face aux événements anodins qui nous résonnent comme des cataclysmes. D'un geste magique, elle soulève délicatement ma paupière endolorie et la douleur cède à la douceur. Le grain de poussière s'est enfui dans l'Atacama où il est à nouveau face à l'adversité des choses.

### **J'ai huit ans et je ne suis pas un enfant**

L'enfance, si on veut y penser sans un arrière-goût de futilité, c'est d'abord un lieu géographique. Je veux te dire qu'on est né dans un lieu qui s'appelle l'enfance. Ce lieu est parsemé de tous

## L'ENFANT ET LA REINE

les rêves et n'appartient pas au monde. On y fait des montagnes avec des tas de sable et des châteaux avec des cailloux blancs. Des soldats héroïques défendent des forteresses imprenables contre l'avidité de médiocres prédateurs. L'enfance est un lieu où l'on ne meurt que par paresse. Les audacieux y gagnent leur renommée à force de ténacité, les princes y sont magnanimes et les miracles y coulent naturellement comme une intarissable fontaine. C'est le pays foisonnant où l'on ressuscite à volonté, où rien ne presse et où la vie nous accorde des milliers de chances.

Dans l'enfance, on croise des images, des idées loufoques enchâssées dans des esprits fertiles. On y croise tous les rêves d'avenir, aussi. Si j'habitais mon enfance, je saurais déjà si mon avenir sera fait de brillance ou de sécurité ; d'aventures ou de stabilité. Si mon enfance était un coffre, je l'ouvrirais pour y déceler les trésors qui rendront ma vie supportable. Si mon enfance m'appartenait, J'inventerais des pays colorés et des fleuves, des villes scintillantes dans des soirs apaisés.

Mais moi, je n'ai pas d'imagination. Peut-être qu'ici les choses sont si peu nombreuses qu'elles ne nous donnent pas matière à en inventer de nouvelles. À partir de quoi peut-on bien fabriquer un rêve ? Je ne suis pas né dans le paradis de l'enfance, on m'a posé sur du sable trop chaud et j'y ai vu le visage des hommes.

Celui de mon père est une dune rocailleuse ravinée à la couleur de la poussière qui s'agglutine dans les failles profondes de ses joues et de son front. Mon père doit avoir quarante ans de solitude, tout au plus. Mais l'Atacama a creusé des lits de rivières asséchées sur sa peau craquelée. Cet homme est voûté et taciturne, il donne l'impression d'être en permanente méditation. En vérité, je sais qu'il lutte contre le malheur qui cogne à la porte, il l'attend en posture de l'affronter quand la porte s'ouvrira brusquement ; quand le malheur fera irruption comme un ouragan de forces contraires. Cet homme avance

## L'ENFANT ET LA REINE

face à la bise qui le fouette de son inexorable morsure. Le sourire de ma mère éclaire son visage, mais la résistance de cet homme donne au sien sa beauté. C'est dans cette inquiétude muette que je sens que cet homme possède cet invincible mépris pour le malheur qui s'essouffle à frapper derrière la porte et que l'homme maintient en cage. Il avance à pas lourds du poids d'un jour subi, dans la touffeur d'un soir qui ne veut décidément pas baisser la garde. La nuit est urgente mais ne veut pas apparaître. La nuit, c'est le silence des douleurs et le froid sur les pierres lisses. La nuit, l'Atacama nous apporte ses trêves ; la brise nocturne caresse la peau de ce tyran fatigué et cette tendresse le calme, le berce et l'endort. Quand l'Atacama sommeille, plus rien ne bouge, je peux alors regagner le berceau de ma joie.

### **J'ai huit ans et je vis non loin de la vallée de la lune**

Il est des instants où ce territoire cesse les hostilités. Alors on y découvre des lagon d'une clarté presque irréaliste, des volcans qui veillent sur nous comme de vieux sages revenus des guerres, des villages éclatants et des oasis comme des jeunes filles assises au calme, attendant des prétendants amoureux de leur pureté. Il ne faut pas que tu croies que l'Atacama est une brute dont on est l'esclave né. Tous ses lieux recèlent des trésors naturels qui rendent la vie acceptable. Tu en reviendrais la tête pleine d'images bleues où la folie du ciel se calme dans la platitude immobile d'un lac transparent et salé. Il paraît que des flamants roses se posent lentement sur ses berges et s'y enivrent de la fraîcheur du silence. On dit que les montagnes y embrassent les nuages qui les enlacent de leurs volutes éternelles...

## L'ENFANT ET LA REINE

Je ne mens pas. Ce pays est cristallin comme un visage de petite fille blonde. C'est ce qu'on m'a raconté, car moi, je n'ai jamais quitté ce village.

Ce village est posé sur le sol plat comme un jeu de cubes.

Il est rectiligne et trop sobre dans sa parfaite immobilité de pierres jaunes et de bois vermoulu. Ce village est sans mystère et sans recoins. Aucun enfant n'y trouve son enfance. Ses rues ne sont pas nées d'une histoire tortueuse où les porches abritent des souvenirs de batailles, de fêtes et de cérémonies tumultueuses. Ce village ne te dira rien de lui parce qu'il n'a pas vécu ; il ne te parlera pas de seigneurs espagnols aux éperons d'argent, ni de dames en robes de mariées auréolées de guimpe et de soie. Ni de danses nocturnes aux couleurs satinées, ni de guirlandes folles balancées par la brise. Ce village n'a rien à dire. À tel point qu'il en est muet. À midi, sur la place, on voit passer un chien famélique et résigné qui flaire un sol poudreux, rougâtre, qui brûle son museau de pierre. Les maisons sont enduites de cette poussière ocre et salée qui ternit tout. Même le vent ne s'y habitue pas. Il passe, mais ne s'engouffre pas. Comme si ce conglomerat de mesures avait été oublié sur le chemin de l'ailleurs...

On ne résiste pas à l'immobilité. Elle a en elle cette terrible force de l'inertie qui te cloue au poteau de la démotivation. On sent, dans ce village la présence permanente de l'ennui et de la fatigue inutile. Cette plaine t'ensorcelle et te prend dans sa toile sans que tu t'en rendes compte. Elle t'empêche d'oser, jusqu'à l'épuisement ; puis elle te laisse à la tristesse de ton destin sans surprise. Cette plaine est une sorcière et ce village est son temple.

On ne se fait pas d'amis dans ce village. Tout simplement parce que l'amitié se nourrit d'évènements. Je ne cherche pas à te dire que les gens d'ici ne se côtoient pas – ça serait difficile dans un périmètre aussi restreint – simplement, la vie s'étiole au rythme des heures de travail et des nuits d'effondrement. On se

parle par nécessité, par peur de l'abandon. La parole est le seul moyen de vaincre l'oubli, mais pas l'ennui ni la tristesse. Si tu préfères, chacun est niché au creux de sa solitude sans repos.

Quand, en plein jour, on sort de ce village, on distingue les dunes rougeâtres au milieu de la plaine aride dont les vagues s'en vont vers l'infini. Il n'y a pas de vraie route qui mène ici ; une simple piste rectiligne qui désigne la gare de chemin de fer. Cette gare est le point de ralliement des hommes des villages alentour. Il n'y a qu'une voie ferrée et un train qui effectue un aller-retour par jour. Il part très tôt le matin, en toute saison, et rentre le soir, quand la nuit daigne enfin se lever. Ce train n'a qu'une destination : la mine. Il n'a qu'un objectif dans sa vie de ferraille rouillée : apporter les hommes à la mine, faire en sorte que tous les hommes d'ici descendent tous les matins dans la mine. S'il consent à rentrer le soir, c'est uniquement pour avoir la formelle garantie que tous pourront retourner le lendemain à la mine. Cette machine infailible a l'ardeur poussive des vieux dictateurs. Elle exige de son sifflet avec lassitude et tousse ses ordres dans un fracas de métal trop lourd. Personne ne l'aime et tous y pénètrent résignés, abrutis de sommeil ou d'alcool. Rien n'arrêtera la marche immuable de cet engin pesant. Il est aussi définitif que le reste de l'Atacama.

Un des premiers mots qu'on apprend ici est « salpêtre ».

Tous les enfants sans enfance abandonnés à cette terre effroyable connaissent ce mot et toute sa charge de souffrance. Le salpêtre, c'est le sel des pierres. C'est lui qui exige chaque jour le tribut exorbitant que tous lui doivent en échange de leur survie. Je suis né sous l'empire du sel, sous des multitudes lactées, sous le poids d'un nuage infiniment salé. Ici tout nous écrase et nous force à nous enfouir. C'est au cœur de la roche que nous attend notre ennemi, dans son éternité minérale. C'est le cœur de l'Atacama qui bat au rythme syncopé des coups de pic qui se mêlent à la musique déchirante des machines et des

wagonnets. La mine joue sa symphonie métallique de cuivres et de percussions. Si tu l'écoutes, tu l'entendras chanter une « Chacarera » qui ne veut pas cesser. Nous sommes les musiciens d'un orchestre sans public. Nous jouons la danse du sel, et peu à peu la transe nous étourdit dans son inexorable cadence. La mine est un orgue de barbarie. Et chaque coup de pic creuse une nouvelle note dans le parchemin de sa partition. Écoute le chant du fer sur la pierre, celui de la rouille sur les nuages solides que les aiguilles s'obstinent à crever. Il faut apprendre à aimer cette mélodie stridente et ce rythme imprévisible. Tu t'attendais sûrement à une cacophonie, à un vacarme dissonant ? Non, l'orchestration de la mine demande toutes les forces et tous les talents conjugués des artistes du sel. Car nous jouons tous pour lui. Il est notre chef d'orchestre et ses morsures sur nos corps lacérés sont les stigmates de nos fausses notes. On ne heurte pas le tympan du salpêtre sans quoi, il nous marque d'une ineffaçable blessure. Si tu entres dans cette cathédrale de poussière, tu n'auras pas de seconde chance.

### **J'ai dix ans et je suis entré dans la mine**

Ça n'a rien d'anormal. Tu t'offusques trop vite à cause d'une injustice assumée. C'est le contraire qui serait un mauvais présage. Seuls les malades où les couards n'entrent pas dans le temple de la poussière et de la nuit. Quand tu as dix ans, le concert commence pour toi. Tu y joues d'abord une partition secondaire, presque en sourdine, sans éclat. J'ai l'âge où l'on obéit aux ordres du maître qui décide de tout. Un ouvrier mineur jouit toujours d'un préjugé favorable. On l'accueille comme on reçoit un sourire gratuit. Tu dois te fondre dans lui, comme son animal domestique. Tu ne dois rien en penser et surtout ne jamais porter de jugement sur ses faits et gestes. Un

mineur tire le bénéfice de sa douleur, il le dépense comme bon lui semble et tu dois avoir à l'esprit qu'il est un homme de l'Atacama, que cette terre l'a fabriqué pour qu'il foule son sol et triture ses entrailles. Le mineur est un morceau de roche, et tu es un éclat de cette même roche.

### **J'ai dix ans et je dois apprendre la patience**

Mon maître m'a accepté à ses côtés et mon devoir est de me soumettre à la dureté de sa loi. Mon travail est indéfinissable : j'aide à tout. Un enfant se faufile et insinue ses mains agiles dans les recoins des galeries les plus étroites ; il porte des charges moyennes et sert son maître quand il le lui ordonne. À dix ans, on doit avoir le discernement rapide et le geste vif. Je dois savoir si mon maître a soif d'eau ou d'eau de vie, s'il a besoin de repos, s'il est trop ivre pour porter un sac ou pousser une brouette pleine de cette masse compacte qu'il vient d'arracher à la paroi rugueuse ou humide. Je dois comprendre sa fatigue et accepter ses coups quand ma musique est fausse. Je dois l'aimer face à face et savoir ne jamais pleurer. Mon maître m'éduque et c'est pour ça qu'il est mon bienfaiteur. Nous n'avons qu'un ennemi commun : le salpêtre. C'est lui que nous combattons à coups de pics et de pioches. C'est de lui dont il faut se méfier, qu'il faut haïr comme un tyran, c'est cette matière hostile qui nous éreinte et nous tue. Il ne faut pas se tromper de cible.

Où sont les jours et les nuits au fond de la mine ? Personne ne le sait vraiment. La lueur des lampes est notre soleil levant. Le temps se compte aux coups de sifflet qui marquent les pauses et les reprises ; le début et la fin de la journée. Personne ne songe à l'avenir, même le plus proche. La mine engloutit et recrache des hommes taiseux et voûtés, qui titubent de fatigue et d'ivresse lourde. Mon maître m'ordonne parfois de le